**Entretien avec Laurent Derobert mené par Vanessa Desclaux à l’Institut Bergonié, mars 2023**

* Ton travail a d’abord été « invité » au sein des espaces de l’Institut Bergonié grâce à l’emprunt d’une œuvre du Frac Nouvelle-Aquitaine MÉCA. Intitulée *Conjecture d’Aquitaine, Surface des savoirs, Périmètre des doutes* (2012), cette dernière accueille les personnes à l’entrée du hall d’accueil de l’hôpital. Quel regard poses-tu sur la présence de cette œuvre ici ?

J’avoue que cette œuvre à l’accueil peut paraître énigmatique, mais c’est à l’image du flot d’énigmes que portent les personnes qui entrent à l’Institut. Qu’il s’agisse des patients ou des soignants, chacun entre ici avec ses savoirs et ses doutes, dont la formule peinte au mur stipule qu’ils sont proportionnels : plus on sait … et plus on doute.

* Lors de ta résidence de 3 jours et 3 nuits as-tu eu l’occasion d’échanger sur les principes de ton travail avec des soignant.e.s et des patient.e.s de l’hôpital ? Comment as-tu vécu cette résidence et quels en ont été les moments marquants ?

La première nuit m’a bouleversé : la personne qui m’a sympathiquement accueilli au PC sécurité m’a en fait ouvert un labyrinthe. Tout de suite j’ai senti que j’étais perdu et que cette perte était salutaire. J’allais devoir me dépouiller de tout ce que je pensais faire avant de rentrer à l’hôpital pour changer radicalement d’optique.

* Ton travail artistique est le fruit d’un déplacement radical d’une pratique vers une autre. Tu as précédemment évoqué l’importance de retrouver du sens dans ta démarche en investissant des champs artistique et poétique. Est-ce que ta pratique artistique fait écho à des expériences affectives puissantes et spécifiques ?

Oui, bien sûr, et j’aime rappeler que l’algèbre, en tous cas la façon que j’ai d’en faire, est fidèle à son étymologie *al djabr* qui est de restaurer ce qui a été brisé. Mais parfois, et ce sont les expériences affectives qui m’ont été confiées à l’Institut, on ressent que les choses sont brisées à jamais. L’algèbre est alors sans recours. J’ai senti que je devais y renoncer pour exprimer plus finement les vies heurtées dont j’étais le témoin.

* Le projet *Ciels* a-t-il émergé pendant la résidence ou plus tard ?

Pendant, même si les choses ont mûri ensuite. Durant la résidence j’ai compris qu’il me fallait explorer une autre mathématique de l’âme, quitter l’algèbre pour la géométrie pour dire en particulier l’infinie élasticité du temps vécue à l’hôpital. Les confidences qui m’étaient faites en portaient souvent l’écho : des secondes qui durent des siècles, des années qui filent en un clin d’œil. Pour certains le temps de l’annonce semble déchirer le temps et comme l’*infinir*. J’avais l’impression que le temps des horloges et le temps des âmes était complètement disjoint. Et pour en rendre compte, j’optais pour une géométrie reliant le temps des âmes et le temps des astres, qui en soit comme une douce évocation.

* Concrètement, quels sont les éléments qui constituent l’œuvre ?

Concrètement c’est un soleil que l’on peut voir se lever depuis une chambre au 7ème  et dernier étage, un miroir fixé sur le rebord de la fenêtre où j’ai noté les calculs préalables aux tracés, et des mémoires contenues dans le livre des jours, recueil de dates et souvenirs confiés par des patients et soignants. La course du soleil se réfléchissant sur le miroir vient faire scintiller une constellation de souvenirs, de dates clés subtilement inscrites sur les murs de cette salle jadis bloc opératoire. Désormais dévolue à une opération de mémoire.

* Pour toi quel est l’enjeu de rendre visible un travail comme le tien dans un hôpital où on ne s’attend pas forcément à une rencontre artistique ou poétique avec une œuvre ? Est-ce que tu t’interroges sur la manière dont les personnes (personnels, patient.e.s, accompagnant.e.s) vont pouvoir accéder à ta proposition sans ta présence et ta parole ?

Le principe de mon travail est, comme pour toute aventure poétique, d’ouvrir à un maximum de sens avec un minimum de termes. C’est dire aussi qu’il n’y a pas une façon univoque de vivre et comprendre une œuvre, mais une immensité équivoque. Et c’est peut-être dans cette ambiguïté que réside sa force. Je n’ai donc pas peur d’une mauvaise compréhension de ma démarche. Même s’il y a quiproquo, dès lors qu’il y a parole ou échange, la pièce sera à mes yeux réussie. Tout l’enjeu c’est la parole. Et j’espère que cette œuvre infime créera une infinité de récits et relations interpersonnelles au sein de l’hôpital.